lèvres. La pauvre femme souffrait le martyre. Ah ! si elle n'eût pas juré, si le plus solennel des serments n'eût cloué sa langue, comme elle eût tendu sa main à Jean, en s'écriant :

—Cet homme est un misérable et un lâche...il se vante comme un laquais, car ce n'est pas lui que j'aime... c'est toi !

Elle avait juré, elle se tut. Et Jean qui perdait la tête, Jean qui se demandait s'il n'allait pas se précipiter dans le Cousin pour y chercher le néant, Jean prit l'expression de mortelle tristesse répandue sur son visage pour la confusion qu'éprouve une femme de voir surprendre sa trahison.

—Allons, ma chère amie, dit le comte, voici la brune, les soirées sont fraîches au bord de l'eau. Laissez-moi jeter votre mante sur vos épaules, prenez mon bras et rentrons.

La comtesse se leva, muette, consternée, mais obéissante. Elle prit son bras, comme il l'avait ordonné ; elle s'y appuya lorsqu'ils eurent repassé le pont du torrent, et Jean, qui croyait faire le plus affreux, le plus insensé des rêves, Jean les suivit...

Il les suivit de ce pas chancelant, aviné, de l'homme qui sort d'un tripot où il a perdu son dernier écu et qui va se brûler la cervelle en quelque coin ; il attachait sur elle ce regard fixe et sans rayons de l'amant abandonné qui voit passer sa maîtresse au bras d'un nouvel heureux.

Il les suivit !

Et il put entendre le comte lui disant de ces mots légers, de ces riens pleins d'amour, qui sont autant de lames de poignard chauffées à blanc et qu'on enfonce au cœur du jaloux qui écoute les galants propos qu'on adresse à celle qu'il aime et dont il croyait être aimé. Il les suivit à dix pas de distance, poussé par une force inconnue, sans voix, sans haleine, les yeux voilés d'un nuage de sang et le cœur glacé....

Et pendant une heure, car il fallait près d'une heure pour aller de la grotte à Montmorin, il se demanda mille fois s'il ne rêvait pas, s'il n'était pas le jouet d'un de ces cauchemars terribles qui torturent l'homme durant son sommeil et lui font souhaiter ardemment la mort.

—Oh ! murmurait tout bas la comtesse à l'oreille d'Hector, vous êtes implacable.

Hector écoutait en souriant ; et comme un condamné à mort qu'on mènerait au spectacle voir une facétie bien bouffonne, au sortir de laquelle il trouverait l'échafaud tout dressé, il savait bien qu'il venait de souffler sur le dernier espoir de réconciliation qui lui fût resté au fond du cœur ; et, comme ces condamnés qui ne verront jamais le ciel, il blasphémait le ciel de son amour en murmurant à la comtesse de brûlantes paroles qu'elle n'écoutait pas...

Ils atteignirent ainsi le château.

Jean les suivait toujours.

La comtesse se dirigea vers l'appartement du commandant.

Hector l'accompagna jusqu'au seuil :

—Adieu, comtesse, lui dit-il.

Alors elle se retourna, s'aperçut que Jean ne les suivait plus, car il était demeuré à la porte du manoir, immobile et muet comme une statue ; et, se dégantant d'une main, elle jeta son gant au visage d'Hector en lui disant :

—Vous êtes un lâche !

Le comte ne s'attendait point à ce dernier outrage.

Un moment il demeura là, bouche béante, le regard fixe, comme un homme foudroyé ; puis, quand le sentiment de l'affront, cette réaction terrible qui se fait attendre quelques instants chez l'homme insulté, s'empara enfin de lui, la porte de M. de Verteuil s'était ouverte et refermée, et la comtesse avait disparu !

Pandrille était au chevet du commandant qu'il venait de panser.

Tous deux, à la vue de la comtesse qui entrait aussi pâle qu'un linceul, poussèrent un cri d'étonnement et d'effroi.

—Mon Dieu ! exclama le commandant, qu'avez-vous, madame ; que vous est-il donc arrivé ?

—Moi... balbutia-t-elle affolée... moi.., rien... rien !

Elle se laissa tomber sur un siège et regarda Pandrille.

—J'ai juré, dit-elle... j'ai juré... je ne puis rien dire... mais allez, courez... il en est temps encore, peut-être... rejoignez Jean, et défendez lui de se battre avec le comte de Maltevert avant demain.

XII

Pandrille jeta un cri et se précipita dans le corridor.

Hector ramassa enfin ce gant dont la comtesse avait frappé son visage ; il le tourna et le retourna dans ses mains, semblable à cet héroïque enfant des armées républicaines qui, frappé mortellement d'une balle, l'arracha de sa poitrine avec ses ongles, la considéra un moment d'un œil enthousiaste, puis la glissa dans son fusil, et, avant de tomber, la renvoya à l'ennemi.

Enfin le comte poussa un cri sauvage, s'élança hors du corridor et courut à la rencontre de Jean. Mais il était trop altéré de vengeance pour s'arrêter à une provocation ordinaire ; il lui fallait faire subir un dernier, un suprême affront à cet homme qu'elle osait aimer.

—Non, non, se dit-il, si je le tuais maintenant, il serait trop heureux. Je veux qu'il passe une nuit horrible, une nuit de tortures et d'angoisses ; qu'il puisse croire pendant douze heures mortelles qu'elle ne l'aime plus et qu'elle m'aime ; car elle a juré sur les cendres de nos pères, et elle tiendra son serment.

Et cet homme, qui avait la rage et la mort au cœur, cet homme dont la joue venait de recevoir le plus terrible des outrages et qui avait soif de vengeance comme le tigre des solitudes indiennes a soif de sang, cet homme fut assez fort pour se maîtriser sur le champ, pour reprendre cette attitude heureuse et superbe qu'il avait quelques minutes auparavant, pour sourire du sourire des triomphateurs, et il descendit en sifflant un air de chasse.

Jean était toujours à la porte du manoir, immobile, les bras croisés. On eût dit qu'il attendait cet homme qui lui avait volé son bonheur, pour le tuer et reprendre son bien.

Un instinct secret l'avait averti que le comte redescendrait seul.

Quand il le vit paraître, la glace de son cœur se fondit sur-le-champ ; ses artères battirent avec force, ses lèvres serrées se rouvrirent, sa gorge crispée par l'angoisse laissa passer un cri de fureur ; et il attendit son ennemi dans une menaçante attitude.

—Monsieur, lui dit-il, j'ai un mot à vous dire.

—Pardon, répondit le comte avec dédain, je ne crois pas avoir rien à faire avec vous.

—Monsieur, vous m'insultez ! s'écria Jean hors de lui.

—Moi ? fit le comte, vous vous trompez... je n'insulte personne. Vous prétendez avoir à me parler, je ne sache pas avoir avec vous la moindre affaire, et je vous le dis. Voilà tout.

—Monsieur, je vous en prie, m'écouterez-vous ?

La voix de Jean était remplie de sourdes menaces, malgré cette formule humble et presque suppliante.

—Soit, dit Hector ; que puis-je faire pour vous ?

Et il prit un ton protecteur.

—Monsieur, reprit Jean, me feriez-vous l'honneur de vous battre avec moi.

—Plaît-il ? interrogea le comte.

Jean répéta lentement sa question, en regardant le comte en face.

—Monsieur, répliqua celui-ci, pour se battre avec des gens, il faut avoir un motif de haine ou de vengeance ; et, sur ma parole ! je ne crois pas vous avoir jamais fait de mal.

Le comte était froid et poli, et la fureur de Jean se heurtait contre un raisonnement des plus logiques.

—Vous aimez la comtesse Durand...balbutia-t-il.

—Mais, répondit le comte, c'est ma cousine, elle est veuve, nos fortunes sont égales, et nos pères avaient songé jadis à une union entre nous.